

Entre nous

#LaRueAvecElles :
les femmes au cœur de nombreux projets

Des solutions dignes pour tous les **enfants sans domicile**

Grands témoins :
Sara et sa famille ont retrouvé un logement

#2

2018

samusocial de Paris



Deuxième numéro de notre magazine **Entre Nous** !

Rappelons que nous n'éditions qu'une fois par an ce journal, qui nous permet de vous tenir informés de l'actualité du Samusocial de Paris et de vous remercier de votre fidélité. Aucune organisation ne peut exister sans communication. Au Samusocial de Paris, nous veillons toutefois à ce que les dépenses liées à celle-ci soient modestes. Elles représentent aujourd'hui moins de **0.5%** de notre budget.

Au sommaire de ce numéro, une nuit dans une maraude, mission historique du Samusocial de Paris, un point sur nos actions en direction des femmes dans la continuité de la campagne #LaRueAvecElles, le témoignage d'adolescents ayant vécu à l'hôtel et une présentation de la campagne que nous menons cet hiver sur ce thème, l'interview d'une aide-soignante dans notre accueil de jour, et l'actualité de nos projets en cours.

Nous espérons que votre lecture vous sera agréable.

Sommaire

- Une nuit en maraude 03
- Coup de poing par Eric Pliez, Président du Samusocial de Paris 08
- #LaRueAvecElles, les femmes au cœur de nombreux projets 09
- Agissons pour tous les enfants sans domicile 11
- Grands témoins : Sara et Mamadou ont retrouvé un logement 13
- Portrait de Nicole, aide-soignante 14
- Philippe et Christian, enfin chez eux 15
- Innover 16
- Tous ensemble 19
- Ils soutiennent nos actions 22



ENTRE NOUS #2 • 2018 • DIRECTEUR DE LA PUBLICATION: C. LACONDE • RÉDACTEUR EN CHEF: S. DELAUNAY • DIRECTEUR DE CRÉATION: B. FRANCESCHINI/MOKA • IMPRESSION: STIPA

Entre Nous | À la une

Entre Nous Une nuit en maraude

Chaque soir, les maraudeurs du Samusocial de Paris parcourent la ville en camion pour aller vers les personnes en situation de grande exclusion. Leur mission ? Recréer du lien, les informer et les orienter vers les structures les plus adaptées à leurs besoins.

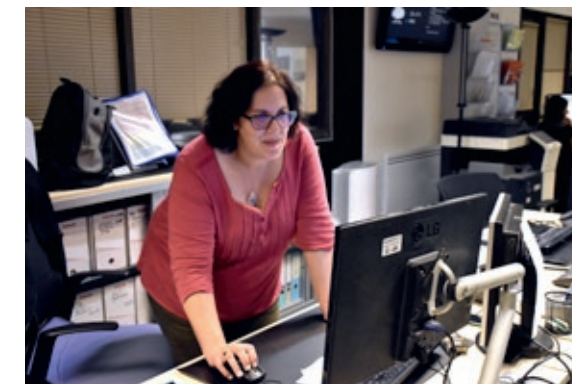


» Fin de journée

18h00 «115 de Paris Bonsoir?». Tous les écoutants du 115 sont en ligne. Au siège à Ivry-sur-Seine, notre centre d'écoute téléphonique est opérationnel 24h sur 24, 7 jours sur 7. Le nombre d'écoutants varie de 2 à 8 personnes selon la période de l'année. Ici, les appels proviennent de personnes isolées et de familles en recherche d'hébergement pour la nuit, mais aussi de particuliers souhaitant faire un signalement. La mission de nos écoutants ? Informer, orienter et, dans le meilleur des cas, trouver une solution d'hébergement en fonction des places disponibles.

20h La journée s'achève pour certains mais pour d'autres, elle ne fait que commencer. Nos équipes mobiles d'aide (EMA) se réunissent pour faire le point. Que s'est-il passé la veille, quelles sont les situations préoccupantes ? Autant d'informations à transmettre aux équipes de nuit avant leur départ en maraude.

20h45 Nos maraudeurs se rendent sur la plateforme du 115 de Paris pour recueillir les signalements. Chacune des équipes se compose d'un chauffeur, d'un éducateur spécialisé et d'une infirmière. Ce soir de novembre, elles sont six, réparties par groupe d'arrondissements.



» Gaëlle, écoutante et coordinatrice suppléante

Il y a plus de personnes à la rue en été qu'en hiver car il y a moins de signalements, moins de places et moins de bénévoles. Les sans-abri s'épuisent en hiver et meurent en été. Notre cœur de métier, c'est de faire du soutien psychologique. On n'a plus que ça à leur offrir. Seul 10% des demandes peuvent être pourvues, compte tenu des places disponibles.»

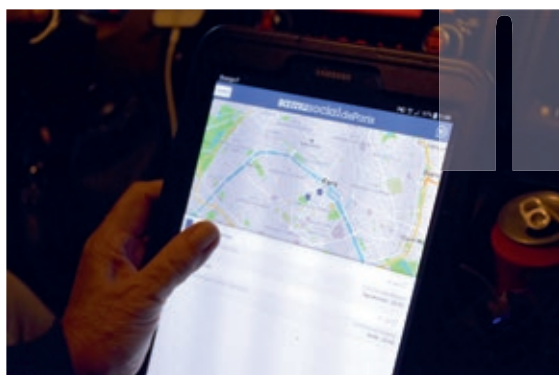
➔ En selle



21h Nos véhicules quittent les locaux d'Ivry-sur-Seine, direction la capitale. « On travaille dans l'urgence, explique Louis, éducateur spécialisé. Notre mission est multiple : aller vers les personnes sans-abri pour retisser du lien, faire une évaluation sociale et sanitaire de la situation et les orienter au mieux vers une structure de soins ou un hébergement, selon les places disponibles. On n'a pas vocation à devenir leur référent. Notre rôle, c'est plutôt de les aiguiller vers des personnes qui pourront l'être en journée ».



21h30 L'EMA* s'arrête devant la station du RER Luxembourg. Une fois par semaine, notre équipe rend visite à Yvan. Le vieil homme souffre de troubles psychiques et de problèmes de santé aux jambes. « On vient de lui trouver une place au centre Romain Rolland », signale Louis. Yvan monte dans le camion.

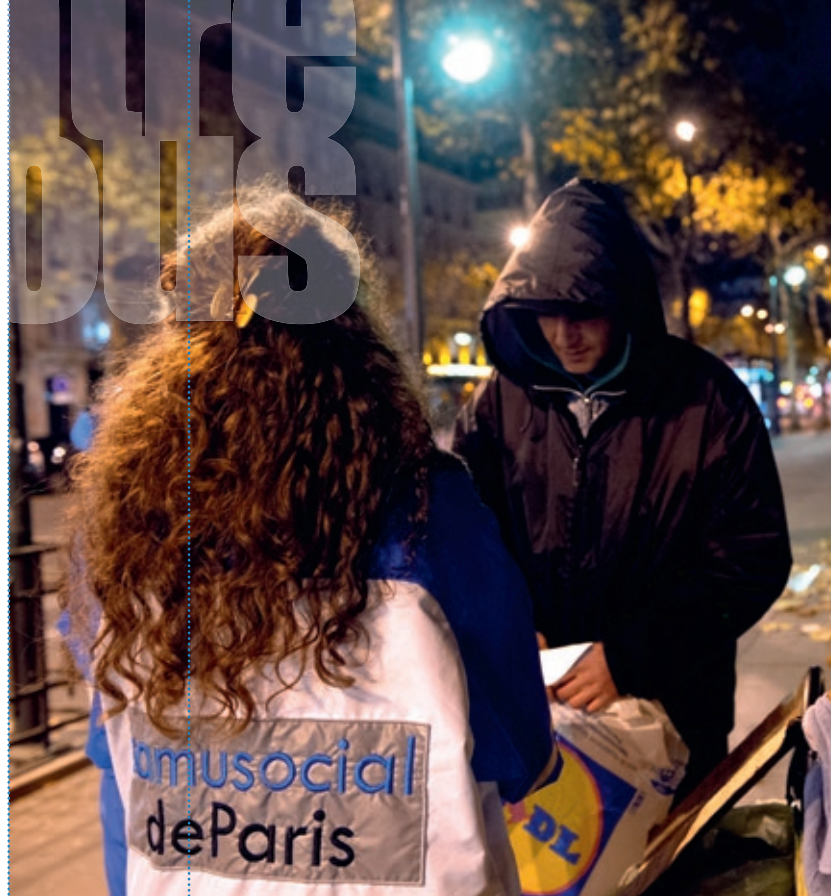


22h La tablette s'allume sur les genoux d'Annick, l'infirmière. Il s'agit d'un signalement au 115. Direction le boulevard Raspail, où Dariutz chante très fort sur la voie publique. Il est aussi connu de l'équipe, qui l'invite à prendre place aux côtés d'Yvan avec ses grosses valises. Entre deux cris du nouvel hôte, Annick remplit la fiche de prise en charge destinée au centre d'hébergement. « On se téléphone parfois d'un camion à l'autre pour discuter d'une situation difficile à gérer et demander l'avis d'un collègue. C'est très rare que les gens soient violents envers nous ».

22h10 Notre camion vient de redémarrer et déjà, un, puis deux hommes interpellent le trio à Denfert-Rochereau. Dariutz s'agite; Annick est au téléphone et a du mal à entendre s'il reste encore des places d'hébergement disponibles.



23h Arrivée au centre Romain Rolland, situé Porte d'Orléans. Notre équipe accompagne les quatre hommes dans la salle de restauration, où des repas chauds sont servis toute la nuit. Ils s'installeront ensuite dans une chambre double ou simple équipée d'une salle de bain. Le lendemain, ils auront droit à un petit-déjeuner avant de repartir en fin de matinée. « Ici, ils peuvent rencontrer un médecin et une assistante sociale s'ils le souhaitent », précise Annick. Le centre a des places réservées aux femmes seules, et quelques-unes pour les couples.



➔ Annick, infirmière depuis dix ans

On commence à connaître tous les sans-abri qu'on croise. Leur état ? C'est du cas par cas. On en voit certains se dégrader mois après mois... Si je rencontre une personne nécessitant des soins, j'appelle le médecin d'astreinte pour une orientation en LHSS** et lui décris la situation. Je suis ses yeux en quelque sorte ! Lui seul prend la décision de l'admettre ou pas. Mais si j'estime que quelqu'un court un grand danger, j'appelle le Samu ».

Minuit Notre camion fait des rondes dans le 6^e arrondissement. « On travaille beaucoup sur signalement mais quand il ne fait pas froid, les gens ne se mobilisent pas », remarque Louis. L'équipe recherche un homme signalé hier rue Lobineau, en vain. « Nous ne sommes autorisés qu'à intervenir sur la voie publique, poursuit Louis. Or bien souvent, les gens et notamment les femmes vont se mettre à l'abri dans les gares, les stations de métro ou les hôpitaux ». Sur le chemin, quelques tentes campent ici et là mais elles sont toutes fermées. Pas question de déranger.

1h Retour au centre pour déposer un nouvel arrivant. Dans la salle de restauration, le ton monte entre deux hommes. Nos équipes tentent de calmer le jeu. Le centre est maintenant complet pour ce soir.

Pause-repas à Ivry-sur-Seine

Nos équipes se retrouvent et se racontent les événements de la nuit. On échange sur les situations des uns et des autres...et on se détend !

➔ 2^e round

3h Mehdi, une guitare dans le dos, salue notre chauffeur par la vitre. « Je voulais vous voir mais je ne vous croisais pas dans le quartier ! ». « Il faut appeler le 115 », lui répond-t-il. Notre équipe s'arrête discuter. « Vous avez des chaussettes et un caleçon svp ? », demande Mehdi. Annick lui tend les fournitures. L'homme raconte son agression quelques jours plus tôt. On lui sert du thé. « Je ne sais pas où je vais dormir mais je ne retournerai pas au centre, j'aime pas partager ma chambre ».



3h30 Notre camion s'arrête de nouveau. Une famille est installée sur le trottoir, se protégeant tant bien que mal dans un abri de fortune. Personne ne dort. Les maraudeurs entament la discussion. La famille est-elle suivie par une assistante sociale, les parents ont-ils appelé le 115 aujourd'hui ? Le père répond par l'affirmative. « Pour l'instant, il n'y a plus de places d'hébergement », indique-t-il. « Mais il ne faut pas hésiter à rappeler tous les jours, des places finiront par se libérer », encourage Louis. Au cœur de la nuit, nos équipes croisent surtout des personnes endormies dans les recoins de la ville. Elles ne les réveillent généralement pas, mais vérifient qu'elles respirent. Pouvoir trouver le sommeil dehors est suffisamment complexe pour qu'on ne perturbe pas les quelques heures de repos des personnes.

*EMA : Équipe Mobile d'Aide
**LHSS : Lits Halte Soins Santé

2e round

4h Larbi croise notre chemin, rue de la Harpe. Ses propos sont incohérents mais entre les lignes, on comprend qu'il veut un duvet pour la nuit. L'homme a seulement dormi une heure en deux jours.



↳ Youssouf, chauffeur depuis plus d'un an

Je suis chauffeur et accueillant social : je conduis et j'assure la sécurité de l'équipe, tout en créant du lien avec les personnes sans-abri. La plus grande difficulté, c'est le manque de places d'hébergement. Ça peut créer des frustrations et ce n'est pas évident de dire aux gens « Non, il n'y a pas de place pour vous ce soir ». Avant, j'étais écoutant au 115. Je me basais uniquement sur le ressenti ; ici, je suis devant le fait accompli. On voit vite dans quel état la personne se trouve pour l'orienter au mieux. Moi, je préfère le contact direct ».



5h Fin de la tournée, nos maraudeurs déposent le véhicule au siège. Ils informent les coordinateurs des faits marquants de la nuit. Suivant les cas, les travailleurs sociaux peuvent aussi faire des transmissions d'information par mail ou via le logiciel du 115. Les infirmières utilisent quant à elles un autre logiciel, uniquement accessible au personnel soignant. Le jour va bientôt se lever, il est temps pour nos équipes de nuit d'aller se reposer.



1ère Nuit de la solidarité : le bilan

Le 15 février dernier, les acteurs du Pacte parisien contre la grande exclusion, quelque **300** professionnels et plus de **1700** bénévoles se sont mobilisés lors de la première Nuit de la Solidarité organisée par la Mairie de Paris. Ensemble, ils ont sillonné les rues de la capitale pour réaliser un décompte anonyme des personnes sans-abri. Plus de **3000** personnes n'étaient pas hébergées cette nuit-là, alors même que les plans Hiver et Grand froid étaient déployés. Plus de **18000** personnes étaient quant à elles dans des structures provisoires, des centres ou des hôtels ouverts toute l'année. Ce sont donc environ **21000** personnes sans domicile qui étaient soit à la rue soit dans des structures mises en place par les services sociaux.

Qui sont les personnes sans-abri



En octobre dernier, l'association Apur (Atelier parisien d'urbanisme) a publié un rapport sur l'analyse des données récoltées lors de la Nuit de la solidarité. Voici ce qu'il en ressort :

Une population majoritairement masculine avec **88%** d'hommes

Cependant, les femmes sans-abri sont plus nombreuses qu'autrefois. (**12%** décomptées cette nuit-là, contre **2%** en 2012 selon l'Insee). Elles se protègent en se rendant invisibles, et subissent aussi des situations plus précaires que celles des hommes : seule une femme sur dix a dit aux enquêteurs être suivie par un travailleur social. **16%** des personnes recensées ont moins de 25 ans.

Une précarité installée dans la durée

46% sont à la rue depuis plus d'un an, **20%** depuis plus de cinq ans.

Un faible recours aux dispositifs d'hébergement

Près de la moitié des personnes affirment n'avoir jamais fréquenté un centre d'hébergement. **65%** n'appellent « jamais » le 115, le numéro du Samusocial, pour obtenir une place dans un centre, et **19%** ne connaissent pas ce numéro.

Aller plus loin

Afin de compléter ces données, l'Observatoire du Samusocial de Paris a souhaité dresser le profil et une cartographie des sans-abri. Des maraudes exploratoires ont donc eu lieu en septembre dernier afin de les recenser, connaître leur situation et mieux comprendre leurs besoins. Les résultats de cette enquête devraient sortir en début d'année prochaine.



➔ Par Eric Pliez, président du Samusocial de Paris

La pauvreté concerne aujourd'hui **14%** de la population, à laquelle on doit ajouter de nombreuses personnes juste au-dessus de ce seuil. S'il est bien une catégorie de la population qui ne saurait attendre, ce sont les plus pauvres. Et s'il convient de penser aux générations futures et d'éviter la reproduction de la pauvreté, agir concrètement pour les plus démunis d'aujourd'hui est impératif. Il est là avant tout question d'humanité vis-à-vis de ceux qui sont au quotidien confrontés à l'urgence de survie, mais aussi pour chacun d'entre nous de mieux vivre : la solidarité reflète bien mieux la santé d'une société que la croissance de son PIB.

Du plan pauvreté annoncé en octobre, on ne peut qu'être satisfait du signe politique qu'il représente. Le logement d'abord, que le gouvernement entend développer et qui permet à des personnes d'accéder directement de la rue au logement, évitant ainsi des étapes souvent longues en centres d'hébergement, va également dans le bon sens, celui d'un retour rapide à l'autonomie. Mais il n'est pas adapté à tous, et l'on sait le temps qui sera nécessaire pour combler le manque de logements abordables en France. Notre crainte est que l'on oublie les personnes

💧 **C'est leurs droits que nous entendons défendre**

🔥 **Agir vite, voire prévenir la rue pour éviter l'ancrage des personnes est crucial**

les plus précaires, celles et ceux qui dorment dans la rue ou dans les centres d'hébergement d'urgence, pour lesquelles il faut souvent du temps, plusieurs années d'accompagnement rapproché pour espérer un retour à une autonomie qui demeurera parfois seulement partielle. Faut-il pour autant abandonner ces personnes ? Ne doit-on pas investir dans des actions tournées vers ceux qu'un accident de parcours et une conjugaison d'échecs des dispositifs d'aides a glissé hors du logement mais qu'une prise en charge rapide peut remettre en selle ? Bien évidemment non. Certes agir vite, voire prévenir la rue pour éviter l'ancrage des personnes est crucial, mais sans oublier ceux que la rue a définitivement marqué de ses stigmates. Pour eux, le chemin peut être long mais les exemples ne manquent pas de personnes qu'un sursaut soudain a permis, après des dizaines d'années de rue, de retrouver un chez soi, une vie sociale et professionnelle. C'est pour ces personnes que le Samusocial de Paris a été créé, auprès d'elles que nos équipes interviennent chaque jour. Et c'est leurs droits que nous entendons défendre, leurs droits à une citoyenneté à part entière, à un hébergement, et à un accompagnement de qualité et adapté à leurs besoins. »



💧 **Se retrouver dans un endroit protégé est essentiel.**

#LaRueAvecElles : les femmes au cœur de nombreux projets

C'est désormais officiel ! Le Samusocial de Paris s'occupera de l'accueil de jour et de nuit que la Maire de Paris, Anne Hidalgo, a souhaité ouvrir au sein même de l'Hôtel de Ville, dans la salle des Prévôts et des Tapisseries. Les femmes sans-abri disposeront ainsi d'un véritable refuge au cœur même de la capitale. Les **750 m²** de cette salle qui servait jusqu'ici pour des expositions ont été aménagés afin de construire des espaces privatifs pour l'écoute, et des espaces d'intimité pour le repos.



Photo: Paul Béjannin

Rencontre avec Claire Lajeunie, notre marraine

Pourquoi avoir accepté de devenir la marraine du lieu d'accueil et d'hygiène pour femmes ?

C.L.: Ce thème me tient à cœur. En enquêtant sur ce sujet, j'ai vu à quel point les femmes avaient besoin de lieux qui leur étaient réservés. Beaucoup ont subi des violences, ou en subissent régulièrement dans la rue. Se retrouver dans un endroit protégé est essentiel. Ouvrir un lieu d'hygiène est non seulement utile mais aussi symboliquement important. Beaucoup de femmes continuent à faire attention à leur apparence, à rester propre et sentir bon. C'est une question de dignité, le dernier rempart avant ce qu'elles considèrent comme la chute. Se maintenir propre, c'est se sentir une femme comme toute autre, c'est garder l'espoir de s'en sortir.

Comment en êtes-vous venue à vous mobiliser sur le sujet des femmes sans-abri ?

C.L.: Tout simplement. Un matin, j'étais dans ma voiture, arrêtée à un feu rouge et j'ai vu une femme SDF traverser. Je n'ai alors pas vu une clocharde mais une femme comme une autre, qui aurait pu être moi, ou bien ma sœur, ma mère. Arrivée au ...

#LaRueAvecElles: les femmes au cœur de nombreux projets



... bureau, j'ai cherché sur internet combien de femmes étaient dans la rue. Les

chiffres m'ont époustoufflée. Découvrir qu'elles étaient aussi nombreuses et pourtant invisibles, et qu'on n'en parlait pas m'a donné envie de réaliser un reportage. Et puis les choses se sont enchaînées au fil des rencontres. Comme j'avais le sentiment de ne pas avoir tout dit dans le reportage, j'ai eu envie d'en faire un livre: «*Sur la route des invisibles*».

Un film tiré de ce livre sortira le 9 janvier. Reflète-t-il ce que vous avez voulu transmettre ?

C.L.: Le livre n'est que le point de départ. Le film retrace l'histoire de femmes de l'association l'Envol, aussi bien des femmes qui fréquentent le lieu que celles qui les accompagnent. Les femmes sans domicile qui y ont pris part sont extraordinaires. Le film leur rend un bel hommage, sans jamais se complaire dans le tragique. Au contraire, c'est un film plein d'humour, d'ironie, d'espoir, un moment d'humanité partagée.

Un centre d'hébergement pour femmes au confort renouvelé

D'ici quelques semaines, le CHU Femmes d'Ivry-sur-Seine emménagera dans une aile de l'hôpital Charles Foix, aux côtés de 3 autres centres du Samusocial de Paris (cf p.20). Ce CHU Femmes de 65 places permettra d'accueillir des femmes sur le long terme, avec un accompagnement pour se reconstruire et retrouver une autonomie.



Parler entre femmes de sexualité, en toute intimité

Gynécologie, contraception, maladies sexuellement transmissibles ou consentement : les femmes prises en charge dans des hôtels peuvent désormais aborder ces sujets intimes, parfois douloureux, au cours d'un atelier Santé femmes.

La santé des femmes sans tabou

Deux fois par mois, Clémence et Cécilia organisent des ateliers Santé femmes dans le cadre de la mission d'orientation, d'évaluation et de prévention du BEEP (Bus Espace Enfants Parents). L'objectif de ces rendez-vous ? Parler librement de sexualité et partager ses expériences. Les deux infirmières se rendent directement dans des hôtels isolés de la grande couronne d'Ile-de-France, à la rencontre des femmes. Elles procèdent à des évaluations sanitaires ponctuelles, expliquent comment se procurer une couverture médicale et les orientent vers les ressources sanitaires et médicales de proximité. «*Nous frappons à toutes les portes et nous sommes bien reçues*, explique Cécilia. *Les familles sont très peu sollicitées ; ici, elles sentent qu'elles ne sont pas oubliées*».

Lors de l'atelier Santé femmes, Clémence et Cécilia reviennent sur le rôle d'un gynécologue et l'intérêt de le consulter régulièrement. Elles présentent également aux participantes les différents moyens de contraception existants. Ici, pas de tabou, les questions sont tirées au sort pour animer le débat. «*Nous sommes là pour écouter ce que disent ces femmes et leur offrir un espace de parole*», résume Clémence. Au final, les personnes apprennent à devenir autonomes pour pouvoir accéder au système de santé. En complément, un atelier bucco-dentaire réservé aux enfants et un atelier Nutrition leur sont également proposés.



12% des familles vivent à l'hôtel depuis plus de 5 ans en Île-de-France.

Des solutions dignes pour tous les enfants sans domicile

L'hébergement à l'hôtel, utilisé depuis plus de 15 ans pour accueillir les familles qui appellent le 115, est arrivé à saturation. Avec plus de 40 000 personnes hébergées chaque jour à l'hôtel en Ile-de-France, dont 21 000 enfants, les capacités hôtelières ne permettent plus d'absorber le flux de nouveaux demandeurs.

L'hôtel : une solution de mise à l'abri arrivée à saturation

Permettre à toutes les familles d'être hébergées est une priorité. L'ouverture de places hivernales à partir de début novembre a certes permis à de nombreuses familles de trouver un refuge provisoire, mais c'est à des solutions durables qu'il convient en urgence de penser. Car chaque soir, du fait de la saturation de l'hébergement hôtelier, de nombreuses familles restent sans solution. Des parents sont contraints de trouver des solutions de fortune ou de dormir avec leurs enfants dans la rue. Si des familles n'accèdent plus à l'hôtel, c'est que d'une solution transitoire, celui-ci s'est transformé en hébergement longue durée.



90% des familles hébergées sous le seuil de pauvreté

En 2014, l'étude ENFAMS (Enfants et Familles sans logement en Île-de-France) menée par l'Observatoire du Samusocial de Paris a montré que plus de **90%** des familles hébergées se trouvaient sous le seuil de pauvreté, et pour certaines sans aucun revenu de subsistance. Près de **8 familles sur 10** et **2 enfants sur 3** souffraient d'insécurité alimentaire, et un enfant sur 10 n'allait pas à l'école : une situation indigne dans un pays développé tel que la France. Malgré les objectifs de réduction des nuitées hôtelières définis par le précédent gouvernement, le nombre de nuitées a continué d'augmenter, faute de solutions alternatives suffisantes, et la durée des séjours s'est allongée. C'est pour cette raison que cet hiver, le Samusocial de Paris a décidé de prendre la parole sur ce sujet. Que des enfants dorment dans la rue, ou qu'ils grandissent dans des conditions indignes est inadmissible.

Une attente trop longue

Du fait des difficultés d'accès au logement, particulièrement en Île-de-France, et de délais administratifs trop longs pour l'accès aux droits, les familles sans domicile séjournent à l'hôtel sur de longues durées. Exiguïté des chambres où s'entasse tout ce qui reste d'une vie, absence d'espace d'intimité pour les enfants comme pour les parents, quasi impossibilité de recevoir des visites, de préparer les repas - le matériel de cuisine étant souvent interdit dans les chambres pour des raisons de sécurité -, éloignement fréquent des commodités de base, des services et des transports, et du tissu associatif local pouvant leur venir en aide : les difficultés que rencontrent les familles sont nombreuses. Elles nuisent au bon développement des enfants et obstruent leur avenir.



« Je me sens enfin comme une personne normale »

Il y a quatre ans, Sara et Mamadou arrivent de Côte d'Ivoire avec leur mère. Après avoir passé plus de trois ans à l'hôtel, la famille a aujourd'hui retrouvé un logement.

Te souviens-tu de ton arrivée en France ?

S. : J'avais 13 ans. On est sortis de l'aéroport et on a dormi dehors avec toutes nos affaires. Après, on est allés dormir à l'hôtel. Je ne sais plus combien on en a fait ! Au début, on changeait tous les jours ; puis toutes les semaines, puis tous les mois. Je n'ai pas pu aller à l'école tout de suite, mais heureusement, j'avais un an d'avance !

Quel souvenir gardez-vous de cette époque ?

S. : C'était compliqué, j'avais peur qu'on nous appelle pour changer d'hôtel dans la minute. Il fallait toujours se tenir prêts à partir avec nos valises. La pièce était trop petite pour nous, on ne pouvait pas

se déplacer. C'était à devenir claustro* ! Et puis à l'hôtel, il y a plein d'interdits, comme les visites par exemple. C'est impossible de se sentir chez soi.

M. : C'était dur à l'époque mais maintenant, j'en rigole. Vivre ensemble dans une pièce de 10 m², ça crée des tensions ! Pour aller à l'école, le trajet était très long. Je faisais mes devoirs dans les transports et je rentrais le soir, fatigué.

Comment la situation s'est-elle débloquée ?

S. : Ma mère a déposé un dossier pour avoir un logement. Un jour, elle m'a envoyé un message quand j'étais en cours : « C'est bon, on a la maison ». Je m'en souviens très bien, j'ai explosé de joie ! Tout le monde m'a regardé, l'air surpris, mais je ne pouvais pas leur expliquer...

Personne ne savait où j'habitais. **M. :** J'étais moins chamboulé que le jour où on a eu nos papiers. Sans papiers, tu ne peux rien faire !

Aujourd'hui, comment te sens-tu dans ton nouvel appartement ?

S. : Super bien ! Ma mère a sa chambre et je partage la mienne avec mon frère. Quand tu es chez toi, tu fais ce que tu veux : sortir, inviter des copines ou cuisiner sans avoir d'horaires à respecter. Je me sens enfin comme une personne normale.

*Claustrophobe

Ce que nous proposons

ENGAGER UN PROGRAMME D'ACCÈS AU LOGEMENT POUR LES FAMILLES



AU NIVEAU DE CHAQUE REGION, CONSTRUIRE UN PARCOURS D'INCLUSION ADAPTÉ AUX ENFANTS ET À LEUR FAMILLE

- Faciliter l'accès à l'école et à la cantine scolaire
- Favoriser l'accès à des activités périscolaires, sportives et culturelles
- Développer les lieux d'accueil enfants / parents, avec un animateur et un psychologue pour permettre de repérer les difficultés psychologiques avant l'école
- Mobiliser les citoyens qui souhaitent contribuer à l'avenir de ces enfants



DONNER AUX ENFANTS UN CADRE DE VIE DIGNE

Le Samusocial de Paris a engagé des réformes importantes pour accroître la qualité des hébergements en favorisant l'implantation dans les établissements d'un espace de vie collective, d'une buanderie et d'une cuisine, en veillant à ce que le nombre de lits soit adapté à la composition familiale, et en mettant en place dans certaines zones une distribution de paniers petit-déjeuner. Un programme baptisé « Mieux Vivre à l'Hôtel » permet chaque année à de nombreux enfants de partir pour de courts séjours, et de mener durant l'année des activités sportives et culturelles indispensables pour sortir du contexte hôtelier. Ce programme doit être considérablement développé afin de répondre aux besoins des enfants hébergés.

REJOIGNEZ NOTRE COMBAT : SIGNEZ LE MANIFESTE SUR MESOPINIONS.COM



👉 Nous faisons chaque mardi matin une maraude dans le bois avec l'UASA*.

Nicole, aide-soignante à l'Espace Solidarité Insertion

Comment se sont passés vos débuts dans le métier ?

N. : Je fais les douches médicales à l'ESI depuis deux ans, pour les personnes qui ont des parasites ou en situation d'incurie. La première douche que j'ai donnée a été source de beaucoup d'émotions. C'était une femme remplie de parasites. Une dame toxicomane séropositive, assez jeune. Elle vivait dans la rue et avait perdu beaucoup de repères. J'ai entamé de grosses négociations pour qu'elle accepte la douche. Pour la convaincre, j'ai pris exemple sur moi ; toute femme a sa part de coquetterie. J'ai su la faire rire, elle s'est sentie à l'aise. Après la douche, elle s'est sentie une autre personne, et c'était une joie malgré toute la douleur de ce moment.

En quoi consiste votre travail en dehors des douches médicales ?

N. : Nous faisons chaque mardi matin une maraude dans le bois avec l'UASA*. C'est un autre monde, nous allons voir des personnes qui ne viennent pas à l'ESI. Ici, nous sommes mobiles : la journée est remplie de belles choses, je prends plaisir à venir au travail. Mon quotidien c'est toutes ces rencontres, et ce que je vais pouvoir leur apporter chaque jour.

Quelles difficultés rencontrez-vous ?

N. : Nous voyons trop souvent les mêmes personnes, elles s'habituent à nous et à venir ici, mais le but est de créer un lien pour les accompagner, pas de les tenir captives.

*UASA: Unité d'Assistance aux Sans-Abri de la Ville de Paris



Philippe et Christian, enfin chez eux

Un balcon pour prendre son café le matin et prendre l'air sans avoir à sortir de chez soi. Après un an et demi passé au centre d'hébergement Popincourt, Philippe n'apprécie rien tant que le balcon de son nouveau logement, un petit studio de la résidence service Omer Talon, rue Merlin (Paris 11^e).

Christian, orienté dans la même résidence

« La première chose que j'ai achetée, c'est une table et des chaises Coca-Cola en promo chez Gifi pour les mettre sur mon balcon ». En janvier 2017, Florence, l'assistante sociale de Philippe au centre Popincourt, vient le trouver pour lui annoncer qu'il a rendez-vous avec l'assistante sociale de la mairie. Sa demande de logement est complète, et Philippe est invité à sélectionner six choix dans une liste de résidences service. Celle de la rue Merlin est son premier vœu. Après un refus de la mairie, son dossier est réexaminé par l'État. Peu de temps après, une nouvelle lettre de la mairie lui indique son numéro de chambre à la résidence Merlin, et l'invite à se présenter à la visite médicale. « Je remercie vraiment Florence pour tout ce qu'elle a fait pour moi. Elle m'a donné confiance en moi pour faire mes papiers, me débrouiller. Dès que j'ai des démarches à faire, aux impôts par exemple, je me fige. Je n'y connais rien à l'administration. Florence m'a un peu bousculé, et ça a été très bénéfique ». Aujourd'hui, Philippe s'efforce de remplir sa déclaration d'impôts sur Internet, et s'organise pour ranger dans un classeur tous ses papiers administratifs.

Comme Philippe, Christian était à Popincourt depuis l'ouverture du centre. Il a eu une place dans la résidence de la rue Merlin au même moment. Tous les matins, il vient dire bonjour à Philippe avant de partir se balader dans Paris. « J'ai vécu 30 ans dans un squat sur les berges du quai Henri IV, juste en face de Jussieu. Pendant toutes ces années, je n'ai jamais vu d'assistante sociale. J'étais dans un local des égoutiers de la Ville. J'avais les clés, j'étais chez moi. Je faisais les poubelles et j'allais revendre ce que je trouvais au marché aux puces de Montreuil. J'ai tout perdu lors d'une crue en mai-juin 2016. Je n'avais plus que mes vêtements sur moi. Peu de temps avant, une assistante sociale de la Ville était venue me voir. Elle m'a fait refaire mes papiers. L'hiver suivant, il y a eu encore une inondation ; j'ai décidé de fermer le rideau. Un mois plus tard, j'étais à Popincourt. J'ai pu toucher le minimum vieillesse rapidement ».

Pendant longtemps, Christian s'est rendu sur le site de son ancien squat, mais il n'y va plus depuis la dernière inondation. Aujourd'hui, il retourne dire bonjour à ses anciens camarades du centre Popincourt.

Se sentir chez soi

Une chance pour ces deux petits jeunes de se retrouver dans la même résidence, où vivent 63 personnes. Avec leurs 65 et 67 ans, ils sont loin derrière la moyenne d'âge locale de 80 ans. « Infréquentables, ces voisins ! », s'accordent à dire d'une même voix Philippe et Christian.

Ici, les deux compères sont chez eux. Ils peuvent entrer et sortir à leur guise à toute heure du jour et de la nuit, inviter des gens à dormir, s'absenter jusqu'à 30 jours pour partir en vacances, cuisiner, se faire livrer le repas, profiter de la salle de restauration collective ou prendre les repas chez eux, participer à une activité sportive ou un atelier théâtre, se rendre à la visite médicale hebdomadaire... De quoi vivre bien, selon leurs envies et leurs besoins !

Premières heures... sur le marché du travail

La pré-insertion par l'emploi, c'est ce que propose le dispositif Premières heures. Cet outil d'accompagnement permet aux personnes en situation de grande précarité de se réinsérer progressivement sur le marché du travail.



participent à ce dispositif. « Cette année d'expérimentation s'est soldée par une réussite, puisque sur dix salariés accueillis, trois sont aujourd'hui en contrat à durée déterminée d'insertion », explique Étienne Marchal, Responsable projets du pôle Hébergement Logement.

En ligne de mire, le chantier d'insertion

Les personnes bénéficiaires sont toutes hébergées dans l'un des centres du Samusocial de Paris. Slawomir vient d'entrer dans le dispositif. « J'ai été hospitalisé pendant longtemps mais aujourd'hui, je peux de nouveau travailler. Pour l'instant, je viens ici quelques heures par semaine nettoyer les véhicules des maraudes de nuit, mais j'espère faire plus d'heures bientôt. Et puis il y a une bonne ambiance ! ». À la pause-café, il retrouve son collègue, Josef. « En mars, ça fera un an que je suis ici, je dois penser à l'après. J'ai rendez-vous demain avec Pôle

Emploi pour une réunion sur les chantiers d'insertion. J'aimerais bien faire peintre-décorateur ». L'objectif ? Leur faire redécouvrir un cadre professionnel à travers de nouvelles missions. Un bon tremplin pour reprendre confiance en soi tout en renouant avec le collectif.

Aller plus loin

Le Samusocial de Paris souhaite désormais étendre le dispositif aux personnes reçues dans l'ensemble de ses structures, tout en renforçant l'accompagnement par des équipes pluridisciplinaires. Ça tombe bien, il peut désormais accueillir 13 nouvelles personnes, contre 10 l'an passé. « On aimerait bien trouver une activité, du type café social et boutique solidaire, qui permette à ces personnes de s'ouvrir encore plus vers l'extérieur », conclut Étienne Marchal.

Mis en place en 2011 avec le soutien de la Ville de Paris, le dispositif Premières heures propose aux personnes exclues des tâches rémunérées et adaptées à leurs besoins : du travail à l'heure sans durée minimum de travail, de 5h à 72h maximum par mois, pour un salaire au SMIC. Là où un salarié ordinaire doit s'adapter à son cadre de travail, c'est ici le cadre qui s'adapte à l'employé. Depuis octobre 2017, le Samusocial de Paris est l'une des 17 structures parisiennes qui



Agir auprès des migrants

En intervenant dans les centres d'accueil et d'examen des situations (CAES), la mission Migrants agit auprès des personnes arrivant en France après un long parcours d'exil. Elle leur permet de bénéficier d'une évaluation sanitaire et d'une orientation vers le soin si nécessaire, mais aussi de trouver une écoute bienveillante. « Les pathologies rencontrées sont la plupart du temps liées au parcours des personnes : on retrouve des problèmes dermatologiques, digestifs, ostéo-articulaires, dentaires mais aussi des traumatismes psychologiques. Une vigilance particulière est portée sur les maladies infectieuses, notamment la gale et la tuberculose », indique L. Guenneau,

responsable de la mission jusqu'en mai 2018. « Le pôle santé représente l'une des premières réponses sanitaires à leur arrivée en France. Son rôle est de prendre en charge les situations les plus urgentes, et d'informer les personnes sur la suite de leur parcours ».

🔥 Une vigilance particulière est portée sur les maladies infectieuses... »



Évaluer la santé mentale des sans-abri

Le Dr. Hugonot-Diener est psycho-gériatre et médecin référent à l'hôpital Broca. Deux fois par semaine, il intervient à l'hospice Saint-Michel sur son temps personnel, pour réaliser des bilans neuro-psychiatriques auprès de personnes présentant des signes de démence précoce. Ces dernières sont souvent rejetées de toutes les structures d'hébergement, les troubles caractériels étant difficilement distinguables de troubles neurologiques ou psychiatriques.

Pourquoi avoir mis en place ces consultations ?

H.D. : À l'hôpital Broca, je travaille dans un service de consultations axées sur la mémoire, qui propose une évaluation

géronologique standardisée. Ici c'est différent, ce sont des consultations de pré-admission, lorsque les équipes ont besoin de pistes d'orientation. S'il s'agit d'une maladie neurodégénérative évolutive, le patient ne récupérera pas. Si c'est un trauma du crâne ou des lésions cérébrales engendrées par l'alcool, cela peut être réversible dans certains cas.

être autonome. Les personnes souffrant d'hallucinations, de dépression ou de démence sont souvent très difficiles à évaluer, et il arrive aussi que nous nous heurtions à la barrière de la langue, qui est une difficulté supplémentaire.

En quoi consistent ces consultations ?

H.D. : Nous regardons l'ensemble du passé médical de la personne, son niveau culturel, son parcours de vie. La spécificité du Samusocial de Paris, c'est de détenir de nombreuses informations sur les parcours de soins et de vie de la personne accueillie grâce au « Dossier Patient Informatisé » et à l'expérience des équipes pluridisciplinaires. On essaie de l'interroger sur ses souhaits de vie. Il est très rare qu'elle désire aller en maison de retraite, mais on peut lui faire prendre conscience qu'il n'y a pas vraiment d'autre choix. Nous faisons un examen complet sur un tableau clinique souvent compliqué, pour poser un diagnostic, ne pas prendre le risque de se tromper, et déterminer si elle peut encore

Quelles pathologies rencontrez-vous le plus fréquemment au Samusocial de Paris ?

H.D. : Nous rencontrons souvent des dégénérescences fronto-temporales qui provoquent des comportements sociaux, des dégénérescences liées à l'alcool, des lésions causées par des chutes répétées et des problèmes de diabète et d'hypertension non traités.



Soigner par la musique

« *Ouum! Ham! Oum Ham! Him!* ». Lorsqu'on s'approche du LHSS des Lilas (Lits Halte Soins Santé) certains jours, les cris qui jaillissent de la cour rappellent ceux d'une danse indienne. « *Ouum!* » En cercle, bras en l'air, ce ne sont pourtant ni des Mohawks, ni des Hurons, ni des Apaches qui chantent, mais des patients. Christian, musicothérapeute, se trouve au centre du groupe : « *Maintenant, vous allez adresser vos cris à quelqu'un : allez-y!* ». Chaque participant se tourne vers un résident. Certains sourient, d'autres rient franchement. Déroulement, amusement et bienveillance définissent ainsi la séance.

La musicothérapie s'adresse à tout le monde, mais plus spécifiquement aux personnes en souffrance psychique.

En quoi consiste la musicothérapie ?

En pratique, la musicothérapie passe par une écoute musicale passive ou participative, par une production de sons via des instruments ou des bruitages, ou par de la relaxation psychomusicale. Cette discipline permet de travailler avec les personnes sans-abri sur l'estime de soi, mais aussi sur la capacité à faire ensemble, la motricité et la concentration. Les séances représentent parfois un exutoire et peuvent participer à réduire les tensions accumulées.



L'expérience tiny house un an après : vers un nouvel élan



🔥 J'ai un pincement au cœur de le voir partir, mais je suis heureuse qu'il commence une nouvelle vie.

Lancé en juin 2016, le programme ELAN a déjà accompagné 57 personnes sous protection internationale. Il n'existe pour l'instant qu'une tiny house mais d'ici la fin de l'année, une deuxième structure de ce type devrait prendre place à Montreuil.

Charlotte et sa famille ont accueilli Sadiq il y a presque un an dans le cadre d'ELAN. Mis en place par le Samusocial de Paris, ce programme accompagne les citoyens souhaitant accueillir une personne réfugiée chez eux. N'ayant pas de chambre d'amis, Charlotte a opté pour l'installation d'une tiny house dans son jardin, réalisée par l'association Quatorze. « *Ma fille me demandait souvent : "Pourquoi on accueille pas des personnes qui dorment dans la rue?" Et bien, c'est chose faite!* ». Chambre, salle de bain et cuisine équipée, le jeune homme afghan peut ainsi vivre en toute indépendance aux côtés de la famille. « *C'est comme une maison privée, il y a tout à l'intérieur*, souligne Sadiq. *J'ai mes propres clés et je peux inviter mes amis quand je veux* ».

Moments de partage

Au fil des mois, Charlotte et Sadiq ont appris à se connaître. « *On ne se voit pas tous les jours mais on s'organise par SMS*, raconte la mère de famille. *On mange tous ensemble au moins une fois par semaine, on va au ciné de temps en temps et on fête nos anniversaires. Il fait partie de la famille maintenant* ». Sadiq est venu plusieurs fois assister aux concerts de la chorale de Charlotte. Il a même appris au groupe une chanson en farsi. « *Ça m'a permis de rencontrer des gens et de pratiquer mon français* », remarque-t-il.

Vers un logement durable

Une fois hébergé, Sadiq s'est focalisé sur sa recherche d'emploi. Pari réussi, il a décroché un contrat comme vendeur dans une enseigne de prêt-à-porter. « *Aujourd'hui, je suis en CDI à 26 heures. J'aimerais bien passer à temps complet, précise-t-il. Il faut gagner beaucoup d'argent pour pouvoir se loger ici* ». En effet, la cohabitation arrive à sa fin pour qu'une autre personne réfugiée prenne place dans la tiny house. Sadiq recherche donc activement un logement avec l'aide du Samusocial de Paris. « *On restera toujours en contact avec Charlotte et sa famille. Ce sont devenus des amis* ».



Cet hiver, les parisiens pourront signaler les personnes sans-abri via une application

Travaillée en collaboration avec les équipes de la DSI du 115, et de la communication, l'application « signalement » a été testée auprès de bénévoles courant octobre. Une solution standardisée, utilisée par de nombreuses municipalités dans leur relation avec les habitants a été retenue, avec un développement complémentaire permettant d'adapter l'application aux besoins. Si l'objectif est évident - simplifier l'accès au 115 pour les particuliers souhaitant effectuer un

signalement - le traitement a de nombreuses implications, notamment pour les signalements qui auront lieu en journée et devront être routés vers les maraudes partenaires. L'impact sur le nombre de signalements reste également une inconnue.

Cette application a été développée grâce au soutien de la Fondation EDF.

Des centres d'hébergement flambant neufs sur le site de l'hôpital Charles Foix

Le projet a maintenant plus d'un an. Un an de travail pour remodeler de fond en comble cette aile abandonnée de l'hôpital Charles Foix à Ivry-sur-Seine, et en faire le plus grand centre d'accueil du Samusocial de Paris, avec 4 structures associées: un CHU Femmes de 65 places, un CHU Familles de 61 places, et deux centres de soins: 43 Lits Halte Soins Santé (LHSS) et 25 Lits d'Aide Médicalisée (LAM).

La mutualisation de ces structures permettra de définir des programmes d'activités communs et de favoriser les liens entre les personnes hébergées, notamment entre celles des CHU Femmes et Familles.

Les futures personnes hébergées bénéficieront dans chaque centre d'un accompagnement vers l'insertion, et de nombreuses activités encore en cours de réflexion. L'élaboration du programme d'activités se fera avec celles-ci, notamment grâce aux instances de représentation qui permettront aux personnes hébergées de participer à la vie des différentes structures. Parmi les atouts du lieu figure un grand jardin dans lequel des ateliers jardinage pourront avoir lieu, sur le modèle de celui mis en place dans le centre Romain Rolland. Le rôle des bénévoles sera tout aussi important!



MERCI À NOS PARTENAIRES

Ce projet, parmi les plus importants du Samusocial de Paris ces dix dernières années, a été possible grâce au concours financier de nombreux partenaires privés parmi lesquels la Fondation Nexity, Eiffage Immobilier, la Fondation Engie, la Fondation Sisley et la Fondation Masalina. La maîtrise d'ouvrage a été assurée par ICADÉ, et l'organisation du pilotage du chantier par l'apport en compétences d'EGIS et BTP Consultants.



« J'ai l'impression de travailler comme kiné de guerre. »

Jean-François Petin travaille depuis un an et demi comme kinésithérapeute bénévole au Samusocial de Paris.

Comment avez-vous rejoint le SSP?

Jean-François Petin : J'ai toujours voulu aller au-devant des personnes sans-abri. Je les voyais dormir par terre, et j'imaginai des douleurs de dos terribles qu'elles devaient avoir. Je me disais que la réinsertion sociale c'était bien, mais qu'il fallait également mettre les gens debout. Travailler la rééducation, la mobilité physique en même temps que la réinsertion. Depuis que je suis en semi-retraite j'ai plus de temps. Une de mes connaissances travaillait au Samusocial de Paris, elle a fait la médiation. Comme je vis dans la banlieue ouest j'interviens aux LHSS Ridder et Plaisance, à raison de deux fois trois heures par semaine, et je reçois 10 à 12 personnes par matinée.

Quelles ont été vos premières impressions en arrivant au SSP?

J.F.P. : J'ai l'impression de travailler comme kiné de guerre. Je découvre toutes sortes de pathologies invraisemblables pour lesquelles je bricole des méthodes de rééducation. On ne peut pas être dans une kinésithérapie protocolaire dans un tel contexte, il faut tout le temps inventer. La conjugaison de la chaleur humaine et du savoir a permis une adhésion très rapide des personnes, la salle d'attente déborde.

Quelles sont les pathologies que vous rencontrez?

J.F.P. : Elles sont de toutes sortes. Il y a beaucoup de neurologie, des troubles liés à l'alcool, des Korsakoff pour lesquels on peut rééduquer à une certaine stabilité. Il y a également beaucoup de traumatologie, des fractures incroyables provoquées par des bagarres, des chutes. Récemment j'ai vu un monsieur qui avait trouvé un pistolet dans une poubelle, et s'était fait un trou dans la main. Également un monsieur défenestré du sixième étage d'un squat, qui miraculeusement avait juste eu une vertèbre fracturée dont il avait été opéré. Il était dans un fauteuil. Je me suis renseigné sur son histoire et son dossier médical, puis je l'ai pris dans mes bras et lui ai dit « On va se mettre debout ». Il avait d'abord besoin d'affect, et n'est pas retourné dans son fauteuil. Il y a également tout un volet rhumatologique, et des pathologies vasculaires. Je fais des massages circulatoires des mains et des pieds pour éviter les amputations. La clé d'or de tout mon système, ce sont mes mains. Je les mets sur leur peau, je les masse, mon métier me le permet, et cela répond en partie à un énorme déficit d'affect.

➔ Développer le bénévolat en le structurant

Les bénévoles s'engagent pour des missions précises, sur des durées de plus en plus courtes. Face à ce double constat, le Samusocial de Paris s'est lancé dans la restructuration du bénévolat. Durant l'année, les besoins des équipes ont été recensés ainsi que les compétences proposées par les bénévoles. 2018 a ainsi été l'occasion de réfléchir à des stratégies de recrutement et de fidélisation auprès des bénévoles. Pari réussi puisqu'au milieu de l'été dernier, leur nombre avait déjà doublé! Les ressources déployées sont diverses et variées. Au programme, ostéopathie, massage, jardinage, cours de

FLE (Français Langue Etrangère), soutien scolaire, atelier informatique, vestiaire et constitution d'un pool pour les accompagnements médicaux.

➔ Si vous aussi souhaitez devenir bénévole, RDV sur: www.samusocial.paris

ILS SOUTIENNENT NOS ACTIONS



► Engie et Sanofi prennent soin des personnes hébergées

Initiée en 2013, la mission Bus Espace Enfants Parents (BEEP) va à la rencontre des personnes hébergées dans les hôtels sociaux afin de leur proposer des consultations sanitaires gratuites ainsi que des orientations vers les professionnels de santé.

Depuis cinq ans, la mission a évolué pour s'adapter au mieux aux problématiques rencontrées sur le terrain par les équipes, avec la mise en place de nombreux ateliers de prévention. L'atelier sur la santé bucco-dentaire permet de sensibiliser les enfants de manière ludique et de transmettre aux parents des indications sur les bonnes pratiques de brossage. Des brosses à dents et des dentifrices adaptés aux âges des enfants sont distribués à cette occasion. Ce projet est soutenu financièrement par ENGIE ainsi que par le Clic Solidaire de l'entreprise Sanofi. Grâce à leur soutien, les infirmières se sont rendues cette année dans **23** hôtels et ont rencontré plus de **500** familles. **24** ateliers de prévention auxquels **317** personnes ont assisté dont près de **200** enfants ont pu être réalisés.

► Uniqlo habille les plus démunis

Depuis 2011, l'entreprise Uniqlo donne chaque mois au Samusocial de Paris des vêtements neufs et recyclés issus de ses magasins parisiens. Ce partenariat a pris cette année une nouvelle ampleur grâce à l'engagement de **60** volontaires Uniqlo dans des actions solidaires. Pendant deux jours, 20 volontaires sont venus au siège du Samusocial de Paris pour trier les vêtements donnés par Uniqlo. Plus de **3000** articles ont été triés et conditionnés afin de constituer un vestiaire pour deux boutiques éphémères. Installées au sein d'un centre d'hébergement d'urgence et d'un hôtel social, ces boutiques ont accueilli près de **200** personnes, conseillées par des volontaires de l'enseigne. Enfin, des volontaires ont accompagné à l'Aquarium de Paris **20** personnes dont quinze enfants hébergés dans un hôtel social parisien.



► Prendre le large avec l'ANCV

L'ANCV (Association nationale des chèques vacances) offre la possibilité à l'ensemble des structures d'hébergement du Samusocial de Paris d'organiser des séjours de rupture pour les personnes sans-abri et de faciliter le départ en vacances des familles sans domicile. En 2018, six séjours ont été organisés et ont permis à une cinquantaine de personnes de partir à la montagne, à la mer ou à la campagne dans des villages nature et dans des gîtes ruraux.

Ces séjours leur permettent de se familiariser à un nouvel environnement, de développer leurs capacités d'intégration et d'autonomie, et de se ressourcer après un long temps d'errance.



AIDEZ-NOUS À AGIR, DONNEZ.

Si une partie de nos actions est financée par des fonds publics, l'État et la Ville de Paris nous ayant confié différentes missions de service public (115 de Paris, SIAO, gestion de centres d'hébergement, réservation hôtelière), de nombreuses autres sont financées par des fonds privés. Grâce à votre fidélité et à votre générosité, les dons garantissent notre capacité à développer de nouvelles actions pour répondre aux besoins des personnes, tout en consolidant nos missions historiques. Les dons réguliers nous permettent d'envisager des projets sur le long terme et garantissent une plus grande réactivité d'action.



Le don, comment ça marche ?

Vous pouvez soutenir nos actions en nous retournant le bon de soutien complété ci-dessous joint à votre chèque par voie postale, ou en remplissant le formulaire en ligne sur :

www.faire-un-don.samusocial.paris



À quoi correspondent vos dons ?

À titre d'exemples :

- **35€** permet d'offrir un duvet et une soupe aux personnes rencontrées par nos maraudes.
- **60€** permet de financer une journée en accueil de jour avec un accès à l'espace hygiène, une consultation médicale et sociale.
- **100€** permet d'offrir des soins pendant une journée dans un lit infirmier.



Crédits et réductions d'impôt : l'échelonnement sur l'année 2019

Le bénéfice des réductions d'impôt acquis grâce aux dons au titre de 2018 est maintenu. Dès janvier 2019, vous bénéficierez d'un acompte égal à 60% du crédit et/ou de la réduction d'impôt de l'année précédente (réduction et/ou crédit d'impôt payé en 2018

au titre des dépenses engagées en 2017).

Le solde d'acompte vous sera versé en juillet 2019 après la déclaration de revenus permettant de déclarer le montant des dépenses effectuées en 2018 ouvrant droit aux réductions d'impôt.

BON DE SOUTIEN

samusocial de Paris

À renvoyer à : Samusocial de Paris • 59 rue Ledru Rollin • 94200 Ivry-sur-Seine • France

Je fais un don de : € **Chèque à l'ordre du Samusocial de Paris.**

Nom : Prénom :

Adresse :

Code postal : Ville :

Téléphone (facultatif) :

Je souhaite recevoir mon reçu fiscal par voie postale

Je ne souhaite pas que le Samusocial de Paris m'adresse sa newsletter

Je souhaite recevoir mon reçu fiscal par mail à l'adresse suivante :

Je ne souhaite pas que le Samusocial de Paris, à la suite d'un don, crée un espace personnel « donateur » sur le site internet du Samusocial de Paris

Vos données sont collectées pour les finalités découlant du formulaire ci-dessus et pour réaliser des analyses statistiques. Ces données sont transmises à un ou plusieurs sous-traitants pour la gestion informatique du traitement. Les données seront conservées par le Samusocial de Paris (i) pour la newsletter : pendant un an au maximum après le dernier contact ou sans réponse après deux sollicitations successives et (ii) pour le reçu fiscal : jusqu'à l'expiration du délai de reprise de l'administration applicable. En vertu du règlement UE 2016/679 relatif à la protection des données à caractère personnel, vous disposez d'un droit d'accès et de rectification, à l'effacement et à la limitation du traitement, et d'un droit d'opposition et de portabilité de vos données que vous pouvez exercer auprès de dpo@samusocial-75.fr. Vous disposez également du droit d'introduire une réclamation auprès d'une autorité de contrôle.



samusocial de Paris

“ **LE MICRO-ONDES**
dans la chambre, c'est tout ce qu'on
a pour faire la cuisine. ”

Leïla - 5 ans

2 enfants sur 3 vivant à l'hôtel en Île-de-France
sont en insécurité alimentaire

FAITES UN DON SUR ENFANCE.SAMUSOCIAL.PARIS

#EnfanceSansDomicile